

L'AMI DU PEUPLE,
O U
LE PUBLICISTE PARISIEN,
JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL.

Vitam impendere vero.

Du Samedi 22 Janvier 1791.

Remarques sur l'ancien régime. — Réflexions importantes sur le nouveau. — Caractères qui ne plairont pas à tout le monde. Portraits assez ressemblans.

DEPUIS long-temps ma malheureuse patrie, livrée à toutes les entreprises audacieuses du despotisme, tour-à-tour dévoré par des sangsues & des chenilles dorés, n'offroit plus à l'œil épouventé, qu'un squelette piteux, menacée d'une dissolution prochaine.

Ici des empiriques se vantant de posséder des secrets infailibles pour lui rendre son embonpoint, la jetoient dans le marasme & augmentoient son épuisement.

Là, des charlatans propoisoient de faire des amputations cruelles pour sauver cette infortunée, & la condamnoient au régime le plus sévère pour essayer de la guérir, au risque de hâter sa mort.

Enfin, une crise violente se manifeste, & je me dis peut-être que cette crise sera salutaire à ma

chere patrie. Etudions les symptômes de sa maladie , & voyons entre les mains de quels médecins on va confier ce corps exténué.

Bientôt les médecins arrivent de toutes les parties de l'Empire ; mais déjà ils se divisent , déjà l'esprit de vertige les agitent , déjà ils s'occupent moins des soins à donner à la malade que des intérêts de leur orgueil , ou des soins de leur cupidité.

Voilà que je vois différens partis se former , se dissoudre , se heurter , s'injurier , s'aduler , se calomnier , se tendre des pièges , & je me demande ce que va devenir la pauvre malade.

Enfin quelques-uns d'entre eux sont décidés à la sauver , ils ordonnent un régime fortifiant , & adoucissant qui doit opérer la plus belle , la plus solide & la plus glorieuse guérison ; mais voilà que ces médecins sages deviennent aussitôt l'objet de la haine des deux partis. Envain les médecins sages se jettent entre eux deux , ils font d'inutiles efforts pour empêcher la collision des deux partis ; le plus fort écrase enfin le plus foible , & son traitement imprudent , violent , toujours excessif , jette la malade dans le plus affreux délire ; & ces médecins , pour perpétuer leur règne , se sont réunis pour entretenir ce transport mortel qui doit mener ma patrie à son entière dissolution.

Il n'est presque personne sans doute qui n'entende très-bien cette espece de parabole ; mais s'il étoit quelqu'un qui eût de la peine à la comprendre , rien de plus aisé que de la lui expliquer.

La malade est la France , les médecins sont les députés à l'Assemblée nationale ; les deux partis qui l'éloignent également des règles de la prudence & de la raison sont les aristocrates outrés , & les démagogues enragés. Les

médecins sages sont les hommes également éloignés des deux extrêmes , qui haïssent autant la licence & l'anarchie que l'esclavage , qui aiment l'ordre , la paix , qui ne veulent point de despotisme , mais qui ne veulent pas non plus d'insubordination , qui veulent sincèrement la liberté , mais qui la veulent fondée sur la loi , & protégée par la monarchie , maintenu par un Roi constitutionnel. La preuve que ces gens-là sont les véritables amis de la nation , c'est qu'ils sont l'objet de toutes les haines , poursuivis par toutes les passions , calomniés par tous les intérêts , persécutés par toutes les cabales.

Et malheureusement le Peuple est abusé par les enragés , il ne réfléchit pas que ceux qui le flattent aujourd'hui étoient n'agueres les courtisans les plus viles , les adulateurs les plus bas , & les soutiens les plus ardens comme les plus cruels du despotisme ; qu'en conséquence ces hommes n'ont fait que changer l'objet de leur turpitude , & qu'ils ne se sont affichés les apôtres furieux de la licence que pour leur intérêt , comme ils flattoient autrefois le pouvoir arbitraire pour partager ses faveurs.

Le Peuple a malheureusement donné sa confiance à cinq ou six factieux , qui ont pris avec ostentation le titre de patriotes pour l'égarer , & qui profitent de son aveuglement pour s'emparer de ses dépouilles ; & ces factieux qui , tout comme à l'ancienne cour , se détestent entre eux , & se méfient perpétuellement les uns des autres , parce qu'aucun n'est de bonne foi ; mais réunis dans ce seul point qu'il faut s'emparer seul du pouvoir , s'attachent à rendre suspects tous ceux qui s'intéressent véritablement au bonheur & au salut de l'Etat.

Ils se sont fait les chefs d'une association composée de leurs adorateurs aveugles , & de leurs satellites à gages , qu'ils ont appelés club ; & là ils combinent les projets qui doivent anéantir la monarchie , là ils commandent les insurrections , là ils commandent les incendies , les pillages & les meurtres , là ils distribuent les poisons de la calomnie & les poignards de la fureur.

Et ne croyez pas que ce soit moi qui soit ici calomniateur ; Peuples ouvrez les yeux , considérez les hommes qui sont à la tête de ce club dénonciateur qui menace maintenant toutes les libertés , & jugez-les , voyez si le despotisme contre lequel vous vous êtes si justement révoltés est véritablement anéanti , ou s'il n'a fait que changer de main , & si par ce changement il est devenu moins cruel , moins violent , moins oppresseur.

Voyez-les ériger en maximes les principes les plus dangereux , & poursuivre avec un acharnement épouvantable ceux qui entreprennent de les combattre , voyez-les attaquer eux-mêmes les points fondamentaux de notre constitution , & diriger tous les tumultes qui doivent opérer l'anéantissement des points qui gênent ses projets.

Ce point , par exemple , ce décret salutaire qui porte que la France est un état essentiellement monarchique , avec quelle constance , avec quelle fureur , avec quelle persévérance il est attaqué , ébranlé , avec quel soin toutes leurs batteries sont dressées contre ce principe fondamental , avec quel éude ils s'appliquent à énerver les forces de la monarchie , avec quelle constance ils en ébranlent jusqu'au fondement , avec quelle perfidie ils veulent

mener la France au républicanisme ; en leur inspirant la haine du meilleur des Rois.

Faire de la France une république ; mais est-il donc un seul françois qui le veuille, cela d'ailleurs est-il possible ? un état aussi étendu que la France en république, non cela n'est pas praticable.

Aussi n'est-ce pas cela que veulent ces messieurs, ils veulent diviser ce beau royaume en différentes république fédératives.

Et la raison ? la voici : c'est que nos tribuns trouvoient ainsi des places de dictateurs

Mais vous, peuple, qu'y gagneriez-vous ? rien, car de maniere ou d'autres vous ferez toujours gouverné. Il est vrai qu'alors vous le seriez par ces messieurs ; mais votre sort en seroit-il beaucoup meilleur ? croyez-vous que le gouvernement des Lameth qui dans leurs régimens, distribuoient si libéralement des coups de plat de sabres ; des Barnaves, féroces par caractère & cruels par principes ; des Duport, magistrat ergotique & astucieux ; des d'Aiguillon dont le berceau fut le despotisme ; croyez-vous que le gouvernement de ces gens-là fût bien doux, bien modéré, bien paternel ? & quand cela seroit, comment souffririez-vous le démembrement de cet empire, & la flétrissure de cette gloire antique qui le rend le premier état de l'Europe.

Reconnoissez donc l'ambition personnelle de ceux qui se sont emparé de votre faveur, & pénétrez-vous bien de la nécessité d'avoir un roi pour être vraiment libres.

On sent mieux cette vérité dans les républiques que dans les monarchies. Sparte avoit deux rois, Rome deux consuls qui exerçoient, selon la remarque de *Polype*, l'autorité

royale , à plusieurs égards ; & Rome eut souvent recours à la dictature ; les Vénitiens & les Gênois ont un doge ; les Hollandois un stathouder ; les Anglois un monarque. Les Etats-Unis de l'Amérique ont eu à peine assuré leur liberté , que pour l'affermir , ils ont élu un magistrat suprême.

Les lois , disoit Anacharsis , ressemblent aux toiles d'araignées , elles arrêtent les mouches , & laissent passer les oiseaux ; il est bon d'observer que cette remarque a été faite dans une république.

Cette insuffisance des lois , pour contenir les grandes familles & les hommes puissans , exige que le législateur leur donne un chef jaloux de son autorité , & dont la surveillance perpétuelle les contiennent dans les bornes que la loi leur prescrit.

Dans les très-petits états , où tout le monde est plutôt également pauvre qu'également riche ; où personne n'a ni autorité , ni puissance , ni crédit , ce chef n'est pas nécessaire ; dans ceux qui sont un peu plus étendus , où il y a un peu plus d'inégalité dans les fortunes , ce chef peut être électif.

Dans les grands états , où il y a de grands propriétaires , de riches capitalistes , qui , comme *Julianus* , pourroient acheter l'empire , l'élection d'un tel chef , plonge presque toujours l'état dans les plus grands défordres.

Elle cause fréquemment des guerres civiles , elle arme les grandes familles , elle les divise en factions ennemies.

Le chef élu ou se forme un parti pour que son fils lui succède , ou il thésaurise pour enrichir ses enfans , s'il n'a pas l'espoir de leur transmettre sa place. Il a un intérêt de famille opposé à l'intérêt public.

A la mort ses fils cabalent pour lui succéder. Chacun d'eux a son parti ; ses frères se battent ; la nation ou se partage , ou se rallie contre eux , chaque faction marque , par ses ravages , son amour pour la patrie. On fait , dans de grandes assemblées , des déclamations emphatiques , qu'on prend pour de l'éloquence ; on imagine des mots saillans , qu'on érige en adage , & que les Anglois appellent des *non sens* , tel que cette phrase d'un palatin de Pologne : *J'aime mieux un. liberté inquite qu'un*

esclavage tranquille. Comme si l'esclavage avoit jamais été tranquille ; comme si depuis & long-temps avant *Spartacus* jusqu'à la *Jacquerie* & jusqu'à nos jours, l'oppression n'avoit pas toujours appelé la révolte. On parle ainsi de liberté en public, & l'on tyrannise ses vassaux ; on est le *Phalaris* de ses sels, on opprime les habitans des villes, on se bat contre ses égaux, on bannit les enfans de ses rois ; & ses enfans chassés du palais de leur père vont errer dans les pays étrangers & offrir dans toutes les cours un objet de pitié & de scandale.

Pour échapper à ces malheurs, les Polonois, pendant plusieurs siècles, n'ont élu que des princes étrangers ; Pun a quitté leur trône avec dédain dès qu'il a pu en trouver un ailleurs. *Charles XII* chassa leur roi & leur en donna un autre, comme *Alexandre* le grand mit *Abdolonyme* sur le trône de Tyr. Toutes les puissances étrangères ont acheté, joué, effrayé & dominé tour-à-tour leur diète.

Tels ont été à-peu-près dans tous les temps les fruits de ces grandes élections, tels ils sont aujourd'hui dans le seul royaume de l'Europe qui se soit obstiné à les conserver. Comme il s'est obstiné à conserver la déclamation dans ses harangues, au lieu de prendre cette logique précise & ce raisonnement exact qu'on a substitué en Europe aux grands mots qui parloient plus à l'oreille qu'à l'esprit.

Ces malheurs sont d'autant plus cruels qu'ils n'apportent aucun bien. On ne s'est jamais battu pour faire régner le plus digne.

Il n'est pas même utile que le chef suprême d'une nation soit un homme rare, un homme doué d'un vaste génie. Les peuples seroient trop malheureux, si des qualités dont la nature est si avare étoient nécessaire à un roi ; il a bien plus besoin de vertus que de talens.

Qu'il sente le beau, qu'il veuille le bien, il trouvera toujours des hommes capables d'exécuter parfaitement ce qu'il aura conçu ou adopté ; il n'est pas nécessaire qu'il fasse, mais qu'il veuille qu'on fasse.

Or, quand il y a une assemblée nationale, munie du pouvoir législatif ; quand le pouvoir exécutif dont le prince est chargé est clairement & sagement circonscrit, la position du prince développe en lui les vertus dont il a besoin.

Elle les développera d'autant plus que son éducation y concourra, & qu'un prince élevé pour régner sur un peuple libre lui conviendra toujours mieux qu'au prince élevé dans d'autres mœurs dans d'autres idées, indigné contre la partie de la nation qui s'est opposée à sa nomination, & enclin à mépriser celle qui lui a vendu ses suffrages. Il faut un prince héréditaire, 1^o. pour empêcher la guerre civile de naître à chaque vacance du trône.

2^o. Pour forcer les grands à obéir aux lois & à vivre en paix. Les hommes, & sur-tout les grands, sont enclins à céder plutôt à la naissance qu'ils regardent comme une fatalité qu'au mérite qui les humilie, qu'ils contestent, qu'ils haïssent & qu'ils écrasent quand ils le peuvent.

Le pouvoir exécutif, dans la main d'un tel chef, a plus d'activité, & trouve moins d'obstacles; il est plus respecté dans l'intérieur, il représente mieux avec les nations étrangères, il leur imprime plus de considération pour le peuple dont il défend les intérêts.

Comme il est à craindre qu'il n'usurpe insensiblement tous les droits & qu'il ne dépouille la nation de la puissance législative; que toutes les séductions l'assiègent, les Anglois ont pensé qu'il devoit être sacré, qu'il ne pouvoit jamais avoir tort; ils l'ont mis comme un Dieu, hors de la portée des traits & des imprécations des hommes. Mais ils ont rendu responsables tous les agens qu'il emploie; & l'ordre du monarque ne sert jamais d'excuse à celui qui viole une loi; ils les surveillent sans cesse. Dieu n'ordonne point de mal, disent-ils; mais ces prêtres en commandent en son nom: ils lui prêtent leurs mauvaises actions & leurs coupables pensées, c'est eux seuls qu'on doit punir & qu'il faut contenir.

De l'Imprimerie du véritable Ami du Peuple.